

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 22

Artikel: Kursaal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

travaux manuels. Vous vous fatiguez les jambes, les bras, d'accord ; mais vous vous couchez une demi-heure et tout est dit. Tandis que les travaux de tête, les travaux intellectuels... c'est autre chose.

— Oh ! je conçois. Vous savez, conseiller, si je vous ai ça dit, c'est pas pour crétiquer, au moins.

— Je sais bien, je sais bien, mais le peuple a de ces idées... Il croit pardine qu'on va au Grand Conseil pour son plaisir. Y a des fois qu'on s'en passerait bien, allez !

— Je le crois. Cependant, vous avez aussi de bons moments. On a plaisir tout de même à aller par ce Lausanne, qui devient tout a fait une grande ville, à présent. On peut bien s'y amuser.

— Oui, oui, je dis pas, mais y faut pas exagérer. La vie est chère à Lausanne et c'est pas avec ce qu'on nous alloue qu'on peut tant faire de choses. Quand on a payé ses repas, sa couche, quelques trois décis par ci par là et ses cigares, y ne reste plus grand chose.

— Je conçois. C'est sûr, à Lausanne, avec tout leur trafi, ça doit coûter. Y a bientôt plus une maison debout. Mais enfin, vous allez au Théâtre, au Kursaal, au Lumen...

— On y va..., on y va..., voilà..., voilà..., oui ; mais, la plupart du temps, c'est pas pour son plaisir, on est invité... officiellement... Y faut bien se faire représenter.

— Ah ! vous êtes invité ?... Comme ça, alors, vous y allez à l'œil ?

— Sans doute, mais c'est précisément le hic ; y a des compliments, des collations, on n'ose pas s'en aller avant la fin. Je vous assure qu'on aimerait tout autant aller partager un demi avec un collègue, dans une bonne pinte, pour parler un peu de nos affaires, des foins, des moissons, des vendanges, des pommes de terre ; vous comprenez ?

— Et puis aussi des affaires du pays, puisque c'est pour ça que vous allez à Lausanne.

— Oui, oui, un peu, comme de juste. Seulement, on en parle déjà tant en séance, qu'on est tout content de changer un peu.

— Dites donc, conseiller, je suis sûr que c'est bien intéressant, ces séances ?

— Oh ! c'est sûr ; pensez-voir !

— Y restez-vous tout le temps ?

— Où ?

— A la séance ?

— Tout le temps..., tout le temps... enfin... oui... mais vous savez, François, y faut vous dire qu'il y fait rude chaud, dans cette salle du Grand Conseil, surtout à présent qu'y z'ont installé le chauffage central ; y a des tuyaux partout. On a de temps en temps besoin de prendre...

— Une golée...

— Oui, enfin... c'est-à-dire, non... l'air. Mais en tout cas, on est toujours là pour voter, parce que le président fait sonner le rappel.

— Alors... vous votez ?...

— Comme on doit.

— Est-ce que les discussions sont bien longues ?

— Oh ! bien voilà, pas encore tant, quand les avocats ne s'en mêlent pas. Oh ! mais quand y déclanchent, plus mèche de les arrêter. Y n'y a que les femmes qui pourraient y faire. Et puis qu'y commencent toujours leurs discours en disant : « Deux mots seulement, messieurs... »

Aussi, on ça connaît ; ça ne prend plus, à présent. Quand y en a un qui dit : « deux mots seulement », on sait qu'y a une dévidée à la clef et on va prendre l'air.

— Et vous, conseiller, prenez-vous souvent la parole, au Grand Conseil ?

— Moi ?... (le député sort sa montre). Diable, déjà neuf heures ; y faut que j'aille ; je suis sûr que mon gouvernement est déjà sur l'offensive. Au revoir, François ; à on autre iädzo.

X.

JEUNESSE ET PATRIE

On se plaint, non toujours sans raison, de l'affaiblissement du patriotisme, chez les jeunes gens particulièrement. A quoi cela tient-il ? A une foule de causes dont les moindres ne sont certes pas la facilité actuelle des voyages, d'une part, d'autre part l'affluence toujours croissante de l'élément étranger dans notre pays, où il introduit ses mœurs et souvent aussi ses idées.

Comme nous ne pouvons fermer notre porte aux étrangers ni nous confiner dans nos étroites frontières, il faut chercher ailleurs le remède au mal.

Telle a été la préoccupation de M. A. Corbaz, instituteur, à Jussy, qui a écrit sur ce sujet : *De l'éducation civique. Comment éveiller chez les enfants l'idée de patrie ?* un travail très remarquable, que commente et résume l'*Educateur*. Le voici :

On ne peut s'empêcher, dit en substance M. Corbaz, de constater un affaiblissement du patriotisme qui se traduit chez les jeunes gens par un désintéressement de la chose publique, une tendance à railler nos institutions et nos fêtes nationales. « Mais ce n'est-là, ajoute-t-il, qu'un mal passager qui disparaîtra, car la patrie est, au même titre que la famille, une forme nécessaire de la vie sociale, et il ne saurait y avoir, comme d'aucuns le prétendent, antinomie entre ces deux forces qui s'imprègnent et se complètent : la Patrie et l'Humanité. Cependant, il faut le reconnaître et s'en réjouir même, le patriotisme évolue ; de guerrier et agressif qu'il était, il tend à devenir moins exclusif, plus large et plus accueillant. »

Toutefois, il y a nécessité de lutter contre l'annexion morale qui nous menace par suite de l'immigration croissante de l'élément étranger. Cette question est à l'ordre du jour, surtout dans les cantons-frontières, où cette lutte revêt diverses formes. Mais, comme le dit fort bien M. Corbaz, nous nous refusons à voir en cela une recrudescence du nationalisme, ce chauvinisme sectaire qui n'est que la caricature du patriotisme. Et il ajoute : « Nous pensons que nous, membres du corps enseignant, nous devons entrer dans cette joute pacifique et encourager toutes ces volontés qui, animées du même idéal, se sont unies sur le terrain de la prospérité nationale ; nous dirons plus : le maître d'école doit devenir de plus en plus *générateur d'énergie civique*. »

Passant ensuite au rôle que doit jouer l'école primaire dans la préparation du futur citoyen, notre honorable collègue reproche à celle-ci de manquer d'idéal, « d'être trop occupée d'intellectualisme pour façonner des individualités, des volontés agissantes et dirigées vers le bien. »

On s'est longtemps imaginé que la science suffisait à rendre meilleur. V. Hugo ne disait-il pas : « Chaque école que l'on ouvre est une prison que l'on ferme. » On revient aujourd'hui de cette idée en constatant « que les moindres villages ont leurs écoles et que les prisons sont plus nombreuses que jamais. »

Que peut et que doit faire l'Ecole pour développer l'idée de patrie ?

« La patrie est plus encore affaire de cœur que chose de l'esprit et c'est pourquoi il est nécessaire qu'elle soit *sentie* à l'école », suivant l'expression de Michelet.

M. Corbaz examine quels sont les moyens propres à atteindre ce but.

La mise à la scène des grands événements historiques frappe l'imagination de l'enfant et lui fait reconnaître les hommes et les choses des époques qui ont précédé la nôtre. Il en est de même des promenades scolaires à travers la Suisse et des visites de musées.

Les notions constitutionnelles feront le sujet de causeries à l'occasion des manifestations de

notre vie politique : prestation de serment du Conseil d'Etat, élections et votations communales, cantonales ou fédérales, etc.

« Mais l'histoire reste la branche par excellence, car l'on ne saurait assez reconnaître tous les gains spirituels et moraux qu'un peuple peut retirer de la connaissance de son passé. »

Cet enseignement doit être anecdotique, afin d'éveiller la curiosité de l'élève, et qu'il en résulte, comme le demandait Gavard, « un anoblissement de la pensée du peuple, une poussée vers un idéal où la nature du droit devient inséparable de celle du devoir ! »

M. Corbaz émet encore le vœu qu'on introduise dans nos programmes quelques notions d'histoire générale et plus particulièrement des biographies d'hommes ayant une notoriété universelle. Il recommande également les images murales dans les classes, l'étude des chants populaires et un choix judicieux des ouvrages destinés aux bibliothèques scolaires.

Enfin, M. Corbaz termine son très intéressant exposé par une violente attaque contre notre système éducatif :

« L'école et la famille ne sont plus des foyers d'énergie morale ; elles préparent pour la patrie et la société une génération faible, parce que sans idéal, des individus à volonté hésitante, incapables de s'élever au-dessus de la médiocrité et du terre-à-terre journalier.

« L'affaiblissement des sentiments traditionnels qui sont la force d'une nation, l'amoindrissement de la famille, la criminalité juvénile, les suicides d'enfants, tous ces symptômes alarmants de décomposition sociale proviennent d'une seule et même cause, et le remède est d'ordre moral, il est dans une éducation mieux comprise du cœur et du caractère. »

Il nous semble que, dans son éloquente péroraison, notre collègue se soit laissé entraîner à un pessimisme exagéré. Nous reconnaissons que, au point de vue de l'éducation, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et qu'il y a dans ce domaine encore bien des perfectionnements à apporter. Mais ce serait manquer d'équité que de mettre à la charge de la seule école, le déficit moral que l'on constate chez notre jeunesse ; celui-ci nous paraît procéder de causes multiples, de contingences diverses, dont l'école reste impuissante à combattre les effets. »

Cette légère critique ne diminue en rien la valeur du beau travail de M. Corbaz et nous ne saurions trop le remercier pour l'étude consciencieuse qu'il a faite de cette question passionnante comme toutes celles qui ont trait à l'amélioration de notre jeunesse. L. M.

Kursaal. — M. Tapie nous montre actuellement un cinématographe qui vraiment est un modèle du genre pour la netteté et la variété des films. C'est un spectacle à voir Les soirées passées dans la jolie salle de Bel-Air présentent un triple intérêt ; c'est instructif, c'est émouvant, c'est amusant. On ne se lasse pas et le plaisir est à peu de chose près celui que l'on peut avoir au Théâtre. Si l'oreille seule est sacrifiée, l'œil, en revanche, a la part double. Aussi ne se faut-il pas étonner de l'affluence de public, d'autant que la salle est très bien ventilée.

Théâtre Lumen. — Le nouveau programme du Théâtre Lumen, toujours intéressant, instructif et amusant, offre au public une grande nouveauté présentée en ce moment à Paris. Il s'agit de « Les vipères », scène de « La vie telle qu'elle est », pièce jouée à la perfection et ayant pour sujet une donnée qui intéressera vivement les spectateurs. Il est d'autant plus agréable d'apprécier ces programmes de choix, que le confort, l'hygiène et la ventilation parfaite de la salle, font du Lumen un endroit de délasserment dont les agréments équivalent au plein air. C'est un des lieux de rendez-vous les plus appréciés en ce moment, c'est pourquoi tous ces jours, on a pu y constater la présence d'un public trié sur le volet, des principales notabilités de la colonie étrangère, et l'exhibition de fort belles toilettes.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO